Document généré le 10 mai 2024 22:35

Espace Sculpture

Dominique Chalifoux
Les vulnérabilités de l'être

Kristine Noël

Volume 6, numéro 3, printemps 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/9790ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Noël, K. (1990). Compte rendu de [Dominique Chalifoux : les vulnérabilités de l'être]. *Espace Sculpture*, *6*(3), 46–46.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

DOMINIQUE CHALIFOUX : *LES VULNÉRABILITÉS DE L'ÊTRE*

Kristine Noël

Interrogation sur la mort et communauté de destin. Voilà ce qui ressort de l'exposition que Dominique Chalifoux présentait du 8 au 26 novembre 1989 à la galerie dare-dare (Montréal); ses oeuvres les plus récentes circonscrites en une installation d'envergure se déployant dans l'espace de manière circulaire. La recherche artistique de Dominique Chalifoux s'articule autour de thématiques primordiales (la vie/la mort) comme une interrogation cyclique hantant le propos de l'artiste. Cette fois, quatre éléments s'entrelaçant dans une dynamique sensible, profonde et bouleversante : une vague jaillit du mur et se casse sur le cadavre d'une baleine échouée, le béluga, autour duquel, en demi-cercle, des tiges de bois pointent en diverses directions; un premier bouclier, simplement déposé sur le sol, transpercé d'un ventre de femme et un second, suspendu au plafond, dont le centre boursouflé évoque un combat ou une sorte de topographie mystique.

Simple, sobre, le réel dans toute son humilité soulève une série de questions. Évocation sinueuse et dérangeante. Comme devant une représentation de scène de chasse, de fresque archéologique ou de reliquat de civilisation primitive, l'oeuvre transcende cette narration : les éléments réunis frappent par leur dimension sociale actuelle. La bête massive, défaite, amène à une prise de conscience vis-à-vis de soi et de l'Autre, les deux étant ultimement liés dans cette même destinée.

Le béluga, espèce mammifère en voie d'extinction, victime de pollution physique et chimique connaît comme habitat l'estuaire du Saint-Laurent. Mammifère marin qui nous remonte aux sources mêmes de l'homme englobant ainsi toute la création menacée d'un seul jet. Cette baleine (cette terre), si gigantesque, si démesurée, dévoilée dans sa fragilité, sa vulnérabilité d'être vivant, ouvre par sa déchirure, son agonie, une plongée en abysse sur la vie, sur nous-mêmes. La réflexion en découle, après la bouffée affective, nous confronte à trouver un positionnement rationnel face à la chute palpable, à travers l'aura de la mort, de l'impuissance émanant de la sculpture. Un premier temps qui aborde une méditation thématique sur les vulnérabilités de l'existence et renvoit à la réalité post-industrielle.

Par sa forme, cette masse sans membres évoque le ventre, sa dimension utérine, contenant de toutes les vies. La mer, mère nourricière paradoxalement en danger semble nous lancer un cri d'alarme à travers l'agonie des créatures qui la peuplent. Cette présence perçante ressort de la sculpture, nous retourne à l'animalité de notre être, à la précarité de nos eaux intérieures. L'objet nous renvoie aussi aux mythes ancestraux de la baleine-dieu altérant la vie des hommes (Jonas, mythe primitif polynésien), glissant vers la plénitude salvatrice que pouvait représenter sa pêche pour le chasseur primitif, vers la prodigalité et l'abondance préfigurées dans une saine mort de la bête.

Dominique Chalifoux, vue partielle de l'installation à la galerie dare-dare, novembre 1989. Photo : Robert Chalifoux.

Deux boucliers, artefacts de civilisation, signalent ce fantôme humain s'armant pour le combat. L'un d'eux est crevé d'un ventre de femme :

«Partant du corps, je le fragmente, je le morcelle afin de délimiter le lieu de sa plus grande vulnérabilité. Le ventre est le lieu ultime de la joie, de la douleur, de la faim, de l'extase, de l'abandon, de la peur. Lieu d'origine et de continuité, de fertilité, de cycle de vie et de transformations. Ventre dénudé, surface où palpite la vie. Peau tendue se constituant en arme passive : en bouclier dérisoire devant l'inéluctable.»

L'autre, telle une représentation géographique d'une terre labourée, surexploitée, vidée de sa fertilité, fait passer du lieu intime, le microcosme, au lieu social, le macrocosme. La situation se transpose et, regardant la victime échouée, l'homme, puis la planète se réflètent dans le miroir de la réalité. Cet interminable duel entre vie et mort. Déjà, ce n'est plus Éros qui travaille à l'épanouissement de la vie mais son antagoniste Thanatos qui s'acharne à la détruire. La mort plus ou moins irréversible d'une espèce préluderait à notre propre destinée (et la responsabilité que nous portons vis-à-vis de l'animal, de sa mort cruelle et inutile).

À l'instar de tout cela, une réflexion sur la femme. Le féminin confronté à une société qui l'occulte dans sa dynamique érotisante et dans sa récupération socio-économique : deux fois mort de la femme, la femme éros domptée et donnée aux dogmes de la féminité stéréotypée et la femme économique asservie et récupérée à travers une prétendue valorisation du travail. Mort de la mère, négation de la matrice et de l'authenticité historique du féminin au service d'une société qui essaie de se redéfinir à travers les valeurs tordues de son économie. Une esquisse de sexe féminin voulu ou projeté fait marque sur la partie inférieure de la sculpture. L'artiste n'explicite pas, elle laisse l'interprétation : sexe de femme ou sexe de béluga femelle? Aucune importance. Ici, les victimes finissent par ne plus faire qu'un ou une.

En demi-cercle contigu au cadavre contorsionné de la bête marine, surgit une haie de lances, de harpons stylisés. Symbolisme phallique trop évident? Non, mais une complémentarité rituelle aux excès, aux causes de l'agonie représentées. L'abus d'un principe mâle défait de son éroticité, transmuté en un implacable vecteur de mort. L'homme qui n'essaie plus de pourvoir à la vie, mais recrée par abus une vie défaite, désubstantifiée, outrageusement rationnelle et scientifique, qui pourtant déjà s'éteint et se dilue dans le déclin de ses victimes.

Et l'homme et la femme (l'anthrope) partagent la menace écologique à travers l'animalité de leur être...

Dominique Chalifoux effleure du bout des lèvres le sujet, par pudeur ou respect. Une plainte inscrivant le rôle artistique dans une dynamique lucide, transparente du domaine social, et sachant mettre la recherche technique et esthétique au profit d'une authenticité, d'une inquiétude et d'une relation d'existence (l'être dans l'univers). «La mort ou la contrainte, à vous de choisir.» (René Dumont, 1989). ◆